

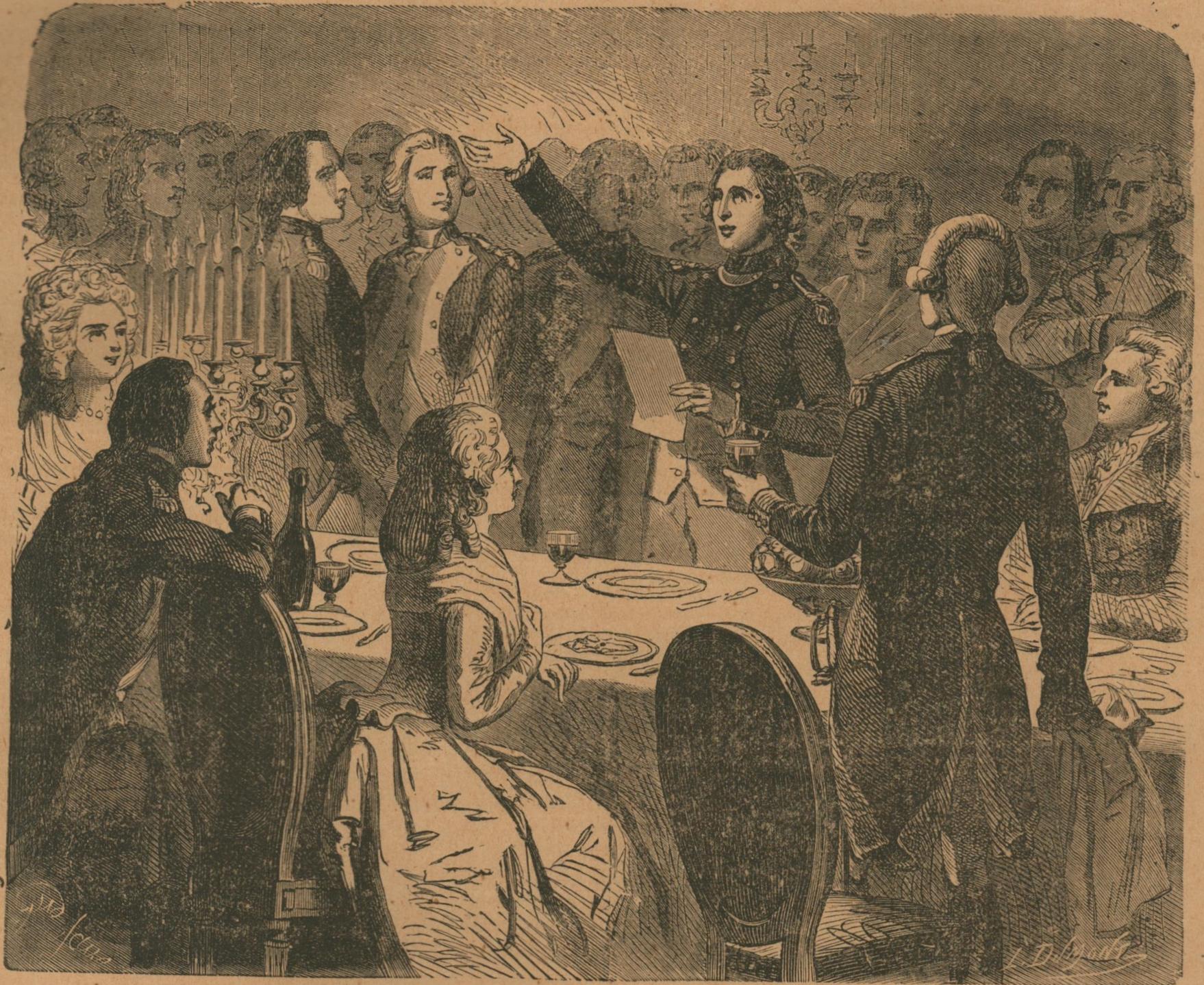
A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC
 E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET
 H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY
 G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET
 F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR
 A. DUMAS FILS - L. GOZLAN
 E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.

LES BONS ROMANS

SOMMAIRE

LA COMTESSE DE CHARNY, par ALEXANDRE DUMAS
 SOUS LES TILLEULS, par ALPHONSE KARR
 SOUS LA TONNELLE, par ÉMILE SOUVESTRE



A sa voix, tout le monde se retourna. — Page 42, col. 1.

LA COMTESSE DE CHARNY

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

CXLVI

LA MARSEILLAISE.

Ce qui rassurait la reine était justement ce qui eût dû l'épouvanter : le manifeste du duc de Brunswick.

Ce manifeste qui ne devait revenir à Paris que le 26 juillet, rédigé aux Tuileries, était parti dans les premiers jours du mois.

Mais, en même temps à peu près que la cour

rédigeait à Paris cette pièce irraisonnée, dont tout à l'heure nous allons voir l'effet, disons ce qui se passait à Strasbourg.

Strasbourg, une de nos villes les plus françaises, justement parce qu'elle sortait d'être autrichienne; Strasbourg, un de nos plus solides boulevards, avait, nous l'avons dit, l'ennemi à ses portes.

Aussi était-ce à Strasbourg que se réunissaient depuis six mois, c'est-à-dire depuis qu'il était question de la guerre, ces jeunes bataillons de volontaires à l'esprit ardent et patriotique.

Strasbourg, mirant sa flèche sublime dans le Rhin qui nous séparait seul de l'ennemi, était à la fois un bouillonnant foyer de guerre, de jeunesse, de joie, de plaisir, de bals, de revues, où le bruit des instruments de guerre se mêlait incessamment à celui des instruments de fête.

De Strasbourg, où arrivaient par une porte les volontaires à former, sortaient par l'autre les soldats qu'on jugeait en état de se battre. Là les amis se retrouvaient, s'embrassaient et se disaient

adieu; les sœurs pleuraient, les mères priaient, les pères disaient :

— Allez, et mourez pour la France!

Et tout cela au bruit des cloches, au retentissement du canon, ces deux voix de bronze qui parlent à Dieu, l'une pour invoquer sa miséricorde, l'autre sa justice.

À l'un de ces départs, plus solennel que les autres parce qu'il était plus considérable, le maire de Strasbourg, Dietrich, bon et excellent patriote, invita ces braves jeunes gens à venir, dans un banquet, fraterniser chez lui avec les officiers de la garnison.

Les deux filles du maire, douze ou quinze de leurs compagnes, blondes et nobles filles de l'Alsace, qu'on eût prises à leurs cheveux d'or pour des nymphes de Cérès, devaient, sinon présider, du moins, comme autant de bouquets de fleurs, embellir et parfumer le banquet.

Au nombre des convives habitués de la maison de Dietrich, ami de la famille, était un jeune et